lité ? Non ! Il ne s'agit pas de cela. Ce que je voudrais démontrer est qu'il existe des occasions où, en tant qu'analystes, nous laissons de côté nos méthodes psychanalytiques traditionnelles, parce que, intuitivement, nous repérons un besoin inexplicable chez le patient. Pour des raisons de contre-transfert évidentes, je réfléchis pendant quelques jours sur le fait de jeter dans le flux de l'analyse de ma patiente une histoire extirpée de ma propre expérience. Un tel *acting-out* englobe toujours quelques éléments d'un désir de séduire le patient et peut faire plus de mal que de bien. Néanmoins, mon histoire suscita chez Esther une explosion de souvenirs qu'elle avait jusqu'alors désespérément essayé d'occulter. *Sa peur de se souvenir était en train de détruire sa mémoire.*

À la fin, elle put se rappeler qu'elle s'était subrepticement glissée hors de sa propre place dans la file en marche, laissant ainsi sa sœur prendre sa place, ce qui fit que sa sœur et sa mère marchèrent côte à côte vers la chambre à gaz, la laissant derrière et vivante. Ce souvenir-là fit finalement sauter la digue et laissa déferler tout ce qu'elle avait essayé de refouler.

Ce fut un moment douloureux parmi beaucoup d'autres. Lorsque nous fûmes en mesure d'analyser sa culpabilité quant à la mort de sa mère et de sa sœur, il nous fut possible de dégager d'autres souvenirs ensevelis. Elle fut par la suite à même de revivre son envie d'enfant pour la grossesse de sa mère et sa jalousie à l'égard de sa petite sœur.

« Le jour où ma mère disparut, je me souviens que j'ai pensé ceci : maintenant personne ne saura qui je suis. »

« Oui, dis-je, une partie de vous était perdue. Tout s'est passé comme si vous aviez perdu votre enfance. »

Elle éclata en sanglots interminables. « Oui, une partie de moi-même mourut. » Ce fut un moment difficile de la séance. « J'avais le sentiment que personne ne m'aimerait jamais plus. »

À partir de là, l'analyse fut à même de parcourir un espace jusqu'alors vierge. Les difficultés pour survivre, au camp, n'avaient laissé ni espace ni temps pour le deuil. En général, on traverse le deuil en récupérant, en consolidant, en transformant le sens de la relation avec la ou les personnes perdues, et non en les abandonnant. L'état traumatique n'avait permis aucune réflexion et aucune verbalisation. Dans le processus de deuil qui s'instaurait à présent, Esther s'acharna à retrouver son enfance dans le travail analytique. La lente reconstruction au sein du cadre analytique ajoutée à la relation transfert/contre-transfert l'aida à réintégrer certaines conceptions dissociées et altérées d'elle-même.

Presque invariablement de telles tentatives de refoulement dans les cas de trauma de l'adulte sont vouées à l'échec. Le Moi intact n'a pas la possibilité de maintenir le refoulement. Quand celui-ci défaille, le Moi a recours à d'autres moyens de défense dans le but de maîtriser la menace. C'est dans ces cas-là que nous découvrons la nécessité de repérer le trauma sous une forme de répétition-compulsion, telle que nous la verrons dans les cas que je rapporte plus loin, ceux de Karl et de Joe. D'après ce que m'a appris l'expérience, si l'analyse du trauma de l'adulte est abordée correctement, il reste, cependant, une incorporation du trauma résiduel au sein de la structure du caractère qui conduit sur un mode d'adaptation à une consolidation plus stable du caractère.

En examinant la défaillance des défenses du Dr Esther, devons-nous nous en demander la cause ? Elles défaillent quant à leur objectif de défense parce qu'elles se manifestent dans l'après-coup, comme une réaction tardive. C'est cette défense tardive, la nécessité de se mesurer au fait accompli qui donne au trauma sa potentialité pathogène.

(Cet aspect essentiel explique sans doute la grande différence entre les névroses nées de la guerre ou de l'expérience du combat et les conséquences d'expériences traumatiques infantiles. Je ne m'étendrai pas davantage ici sur ce sujet, sauf à dire que mon observation personnelle de dépressions à l'allure de psychose, au combat, m'a fait conclure que de telles défaillances ont lieu dans l'anticipation d'un événement et jamais au cours ou après cet événement. Par exemple, quand le mot était donné qu'un bataillon devait aller sur la ligne de front, de telles ruptures, à chaque fois, se produisaient en anticipation de l'événement et jamais au cours ou après celui-ci. Aussi, quand on apprenait que le bataillon allait s'engager sur la ligne de front, au bout de quelques heures on pouvait noter ces phénomènes-là. La peur déferlante anticipant l'événement lui-même entraînait le processus destructeur de dépersonnalisation. C'est cette disparité-là qui m'a amené à m'interroger pour savoir si ces névrotiques ne devaient pas être classés sous la même rubrique que celle des névroses traumatiques.) Mais, là encore, nous devons postuler qu'une telle vulnérabilité à une telle défaillance ne pouvait pas résulter d'un trauma psychique ancien qui, jusqu'alors, ne s'était pas manifesté sur un mode pathogène évident.

J'ai voulu ne citer qu'un fragment succinct de la si difficile analyse du Dr Esther qui se déroula pendant plusieurs années. Il me suffit d'ajouter qu'elle recouvra une excellente mémoire et a depuis recueilli des lauriers considérables pour son travail en matière de recherche scientifique.

LE CAS DE KARL

Le cas de Karl ressemble à plus d'un titre à celui du Dr Esther. Mais ici le refoulement du passé fut pratiquement total. Consciemment, notre sujet s'était forgé un système de défense contre un passé traumatisant jusqu'à se

fabriquer une nouvelle identité. Karl avait essayé d'isoler et d'évacuer de sa conscience (forclusion) l'expérience traumatique de son jeune âge qui finit par le conduire à des hallucinations et à des ruptures délirantes avec la réalité. Je rencontrai Karl, il y a vingt-cinq ans de cela.

Karl était quelqu'un que je n'aurais jamais dû prendre en analyse. La façon explosive dont se termina cette analyse m'est restée, au long des années, comme un souvenir douloureux. J'ai passé plusieurs années à chercher à retrouver le point où la cure s'enraya et pour comprendre aussi en quoi le jeune analyste que j'étais était responsable de la fuite dans la psychose et hors de la réalité de ce patient. Les rares réponses que j'ai trouvées à ce questionnement ne me satisfont pas. Cependant, je vais citer un fragment de sa brève analyse avec moi, car il pose des questions importantes portant sur la nature du trauma, sur la solidité ou la fragilité de la réorganisation psychique qui fait suite aux expériences traumatiques. Je ne trouve rien dans les entretiens préliminaires ou dans les premiers mois de la cure qui puisse me donner une indication quant à un effondrement psychotique possible chez Karl.

Karl était beau, blond, âgé de 33 ans. Au moment où je fis sa connaissance, son renoncement à son passé et ses méthodes d'adaptation me semblèrent tout à fait étranges. Lorsqu'il vint me voir, il y a quelque vingt-cinq ans, il travaillait comme journaliste américain et venait d'être muté à Paris. Quand il parlait, je ne parvenais à déceler aucune trace de l'accent tchèque qu'il avait dû avoir auparavant. Il se considérait comme un Américain bien intégré. Il avait épousé son idéal féminin : une Allemande blonde qui le dépassait d'une tête et dont l'antisémitisme était des plus virulents. Bridget ignorait les origines juives de Karl, bien qu'elle sût qu'il avait été prisonnier dans les camps de concentration allemands. Elle pensait que c'était seulement la conséquence des activités politiques de ses parents. Karl avait changé son nom de consonance indiscutablement juive en celui de Robertson et il avait renoncé à toute manière d'identification avec la religion juive. Il était extrêmement fier du fait que même aux États-Unis personne ne se doutait qu'il était né en Europe.

Lorsque Karl fut libéré du camp de concentration, il avait 15 ans. Il suivit un régiment de soldats américains jusqu'à Berlin où il fut traité comme une véritable mascotte. Il maîtrisa rapidement l'anglais et, mentant au sujet de son âge, il put s'engager dans l'armée américaine et gagna les États-Unis où il acquit la nationalité américaine. À sa sortie de l'armée, il réussit à passer les examens pour être admis dans une université américaine dont il sortit diplômé avec mention. Il allait, à partir de là, devenir un journaliste international assez célèbre.

Karl me fut adressé sur la recommandation d'un ancien patient que j'avais eu en psychothérapie pour des problèmes d'impuissance. En fait, les symptômes actuels de Karl étaient constitués par une impuissance occasionnelle, des moments de flottement, de l'angoisse *sine materia* et des insomnies périodiques. Dans le choix qu'il avait fait d'une femme grande et aryenne, je soupçonnais que nombre de ses traumas anciens avaient été érotisés dans un but de défense et d'adaptation.

Les premiers problèmes d'impuissance chez Karl survinrent lorsque sa femme, l'idéale blonde, se mit à se targuer de ses infidélités passées. Cela devint un rituel entre eux. Elle le défiait, se moquait de lui, parlant de ses anciens amants. Bien que Karl la trouvât sexuellement excitante à ces moments-là, il la haïssait et, du même coup, se haïssait lui-même. Sa femme l'appelait « mon petit gamin juif » du fait de sa circoncision. Il était sûr qu'elle le quitterait si elle s'apercevait qu'il était vraiment Juif. Bien qu'il ne se fût jamais engagé dans de pareilles activités sexuelles, il cultivait des fantasmes conscients où sa femme le battait et lui demandait de lui lécher l'anus ou effectuer d'autres actes serviles et humiliants. Il était troublé à l'idée que la psychanalyse l'obligerait à reconnaître qu'il était homosexuel sans être jamais passé à l'acte.

Quelques semaines après le début de son analyse à raison de trois séances par semaine, Karl signala une légère allergie au poisson. Bien que sa femme en cuisinât souvent, il lui était possible d'éviter de manger du poisson dont la consommation entraînait chez lui un gonflement de la langue et des lèvres, et des vomissements occasionnels.

La première indication que j'obtins du fait que Karl présentait des symptômes de perturbation psychique grandissante survint au cours du cinquième mois de la cure. Il commença à faire des cauchemars effrayants portant sur son séjour au camp de concentration, et dont il se réveillait en hurlant, ruisselant de sueur. *Une fois, après un rêve particulièrement terrifiant, il s'aperçut que sa langue et ses lèvres étaient gonflées, comme cela se passait lorsqu'il avait mangé du poisson.* Dans son cauchemar, il était un petit garçon qu'attaquait un énorme poisson qui semblait déterminé à le tuer. Je me mis à rechercher des pistes qui pouvaient relier des sentiments de terreur de mort au signifiant « poisson » et qui pourraient ainsi éclairer la cause de son allergie. Peut-être mes tentatives zélées pour comprendre tous ces éléments de son organisation psychique précipitèrent-elles la remémoration déclencheuse de choc et l'explosion psychique qui s'ensuivirent.

Après avoir raconté son rêve au cours de cette séance-là, Karl se tut pendant un long moment, puis se mit à sangloter sans retenue. En réponse à mes questions, il lui fut alors possible de se rappeler un incident enfoui dans l'oubli, de son enfance. Il avait 10 ans. Juste avant une festivité juive importante, il s'était amusé à jouer avec une grosse carpe qui nageait dans la bai-

gnoire. Il m'expliqua que sa mère achetait toujours les poissons vivants et les conservait en les laissant nager dans la baignoire avant de les faire cuire. C'est à ce moment-là que les nazis pénétrèrent dans leur appartement. Karl se sauvait dans le salon. La vint des hurlements de sa mère alors que lui-même se sauvait dans le salon. La pièce était inondée de sang. Les soldats venaient de tuer son père à coups de baïonnette et battaient sa mère. Il fut emmené par les soldats et ne revit plus jamais sa mère et sa sœur.

À la fin de la séance, Karl s'était mis à hurler et à frapper les murs de ses poings. Je fis tout ce que je pus pour le calmer et je me mis immédiatement en rapport avec une collègue pour que celle-ci le vît et lui donnât la chimiothérapie appropriée. Mais c'était trop tard. Cette nuit-là, Karl fut emmené à l'Hôpital américain de Paris, puis transféré à Sainte-Anne. Il avait sombré dans une psychose définitive et présentait un tableau de délire paranoïaque. Peu de temps après, il regagna les États-Unis. Quelques années plus tard, un des médecins qui l'avaient suivi m'écrivit pour me demander quelques renseignements à son sujet. Il m'apprit que Karl avait eu une convalescence lente et pénible après une longue période d'hospitalisation au cours de laquelle il avait évoqué sa brève psychothérapie avec moi. Je fus ainsi en mesure de donner des éléments concernant la rapide remémoration, chez Karl, de souvenirs que le petit garçon en lui n'avait pu supporter, sauf en évacuant totalement de sa psyché toute une expérience extrêmement traumatisante : la seule « solution » immédiate dans sa confrontation avec cette remémoration semblait avoir été la fabrication d'un système délirant.

LE CAS DE JOE

Maintenant, venons-en à Joe. Joe me fit affronter la tâche délicate d'essayer d'entendre et de raccorder des expériences de trauma très anciennes qui n'avaient cependant pas laissé de traces visibles autres que de sérieux troubles du caractère qu'il considérait comme étant le mode normal de relation à autrui.

Je considère Joe comme un exemple des cas les plus difficiles et les plus frustrants que les analystes ont à traiter.

Dans certains cas où l'événement traumatique a été refoulé ou, le plus souvent, forclos de la conscience et, par là même, isolé du reste de la structure de la personnalité, il nous arrive de trouver des trous de mémoire, des silences... pleins de clameurs !, des rêves isolés, sans association aucune ou

même (comme ce fut évident dans le cas de Karl) des ruptures délirantes d'avec la réalité. Comme nous le verrons dans le cas de Joe, quelques individus parviennent à transformer un événement subi passivement en quelque chose d'actif, afin de contrôler l'expérience traumatique passée en l'infligeant à d'autres individus sans défense. De telles solutions à une douleur psychique insupportable, par le biais de l'identification projective, où le rôle qui était antérieurement le sien, celui d'un enfant abandonné et sans défense, est prêté à autrui, résulte en un comportement incompréhensible agressif, intensifiant ainsi ses modèles sadomasochistes préexistants. Pourtant, même quand on essaie de liquider des conflits par des moyens projectifs, cela n'empêche pas l'identification *inconsciente* de dimensions sadiques et punitives dans la structure du Surmoi qui se retournent contre l'individu qui souvent parvient à se punir à travers l'échec à répétition, dans ses projets personnels aussi bien que professionnels. De tels patients ont du mal à reconnaître qu'ils sont les artisans de leurs propres échecs et que ceux-ci apportent en retour un élément secret de satisfaction. De ce fait, cette situation psychologique encourt le risque de constituer une résistance insurmontable au progrès dans l'analyse.

Joe était un brillant avocat américain qui travaillait à Paris. Blond, de constitution solide, il mesurait à peu près 2 m de hauteur. Lorsque je le rencontrai, il paraissait sept ou huit ans plus jeune que ses 40 ans. Vu du dehors, c'est un homme jovial, un extraverti heureux en apparence, avec peu de sens de l'humour ou peut-être, dirais-je, incapable de rire de lui-même. Joe avait l'air et se présentait à autrui sous le masque que la plupart des Européens considèrent typiquement américain : « L'éternel Joe, le GI. »

Joe me fut adressé par son premier analyste, une femme, le Dr X..., avec laquelle il avait déjà fait un travail analytique de sept années. Joe, alors qu'il était encore étudiant aux États-Unis, avait eu une année de psychothérapie. Depuis cette époque son rêve avait été de devenir psychanalyste à son tour et il avait choisi le Dr X... parce que celle-ci était didacticienne. En me demandant de le voir, le Dr X... reconnaissait que la cure avait été un échec.

Au cours de sa deuxième année d'analyse avec moi, Joe reçut de l'Institut de psychanalyse de Paris un avis défavorable définitif quant à une formation analytique éventuelle. Il prit cela fort mal, mais son analyste, quant à elle, poussa un soupir de soulagement. En tant que psychanalyste, Joe aurait été une catastrophe ! Cependant, son désir d'être analyste avait beaucoup compliqué sa psychanalyse. Le Dr X... m'avait mis en garde : « Faites attention. Il connaît Freud par cœur et a lu davantage de littérature psychanalytique que la plupart des analystes eux-mêmes ! » Joe était capable d'intellectualiser toute interprétation. Il était particulièrement fier d'être à même de dire : « Tiens ! Voilà mon homosexualité inconsciente qui montre le bout de l'oreille ! » Mal-

heureusement pour lui, s'il arrivait qu'il eût raison, son repérage n'entraînait pas le choc de la découverte tellement essentielle dans notre travail. Chaque interprétation était transformée en exercice intellectuel.

Joe avait été adopté par des parents italiens et catholiques quand il avait quelques semaines seulement. Lorsqu'il eut 2 ans, ses parents adoptèrent un autre enfant, une petite fille.

Joe avait appris qu'il était un enfant adopté par une indiscrétion du frère de son père, alors qu'il avait 5 ans. Il est intéressant de noter qu'il ne se souvenait pas de ce qu'il avait ressenti lorsque cette révélation lui fut faite, dans la mesure où elle constituait apparemment l'événement le plus traumatisant de sa vie. Son père adoptif était un immigrant italien inculte qui avait fait fortune comme poissonnier en gros à Chicago. La famille de son père était une famille bruyante, très repliée sur elle-même et constituée de plusieurs frères et sœurs querelleurs et violents, ainsi que leurs femmes, maris et enfants. La mère adoptive de Joe était l'unique enfant de ses parents. Elle avait été secrétaire avant son mariage.

Joe se souvenait que son père battait souvent sa mère et lui avait même cassé une fois le nez. Plus tard il vit, un jour, le frère de son père adoptif en train de s'accoupler avec le chien familial : une chienne boxer.

Le père adoptif de Joe mourut d'un cancer lorsque celui-ci avait 8 ans. Bien que la mère insiste sur le fait que Joe aimait beaucoup son père, tout souvenir de celui-ci a été refoulé au point de ne pouvoir être remémoré (même dans le travail analytique). La psychanalyse n'a pas permis de lever ce refoulement. Un an après la mort du père adoptif, Joe devint si turbulent et incontrôlable qu'il fut placé dans une école militaire privée au Texas.

Alors qu'il était âgé de 10 ans, sa mère lui téléphona un jour pour lui annoncer qu'elle venait de se remarier. Joe déclare qu'il ne fut pas particulièrement touché par cette nouvelle. Pourtant, le jour suivant il fut hospitalisé avec un diagnostic de poliomyélite. Dès qu'il fut en état de voyager, sa mère vint le chercher et le ramena à la maison. Heureusement il n'avait pas été sérieusement atteint par la maladie, et ne souffrait que d'une légère paralysie de la jambe gauche. Après des soins intensifs, il se rétablit entièrement et progressa jusqu'à devenir champion de football américain. Il est intéressant de noter que, dans le courant de son analyse, certaines interprétations, particulièrement celles portant sur son homosexualité inconsciente, tendaient à lui donner une vive sensation de brûlure dans la jambe droite. Il était toujours plus intéressé par cette réaction que par l'interprétation en elle-même. (Il me donnait l'impression d'être comme un sourd, à l'oreille de qui on fait vibrer un diapason, dans la mesure où si peu de mes interprétations semblaient pouvoir être intégrées dans son Moi.)

Le remariage de sa mère eut un effet bienfaisant sur Joe. Max, le nouveau beau-père, ingénieur, était intéressé par toutes sortes d'activités sportives et il aimait beaucoup le beau-fils qu'il avait trouvé dans la corbeille de noces. Max buvait beaucoup, et lui et la mère adoptive de Joe se querellaient souvent. Malheureusement, il trouva la mort dans un accident d'automobile deux ans après. Joe a toujours cru que l'accident de Max fut la conséquence d'une querelle avec sa mère, ce qui, en quelque sorte, rendait celle-ci responsable de sa mort. Max est la seule figure masculine positive et aimante dans la biographie de Joe.

Bien qu'il ne semblât pas ressentir des sentiments d'amour ou même d'affection pour sa mère adoptive, il reconnaît qu'elle s'efforça d'être une mère aimante pour lui. En consentant à de nombreux sacrifices personnels, elle essaya toujours de donner à Joe ce qu'il y avait de mieux en tout. Mais, quoi qu'elle fît, Joe considérait invariablement que ce n'était pas suffisant, pas assez bien. Plus tard je fus à même d'interpréter ainsi ce comportement : au fond de lui-même il la ressentait comme un substitut maternel de mauvaise qualité ; de ce fait, tout ce qu'elle lui donnait faisait de lui un enfant de mauvaise qualité ; j'émis l'interprétation qu'il n'était pas un « véritable fils », mais qu'il avait effectué un renversement de situation. C'étaient eux qui n'étaient pas de « vrais parents », donc de qualité inférieure. Je me sentis récompensé lorsqu'il fit alors l'observation qu'il ressentait une sensation de brûlure dans la jambe.

Joe avait été un excellent étudiant et un superbe athlète, mais il ne fut pas précoce dans son activité sexuelle. Il eut sa première expérience sexuelle à 21 ans, alors qu'il était étudiant à l'Université. Il épousa sa première femme alors qu'il étudiait le droit. Après la naissance de leur premier enfant au cours de la deuxième année de mariage, il la quitta. Il ne fut jamais amoureux d'elle et n'eut jamais aucune pensée pour leur fils. Il ne sait même pas ce qu'ils sont devenus. Il se remaria cinq ans après. Ce mariage dura trois ans et se termina de la même façon que le premier. Après sa sortie de la Faculté de droit, il vécut toujours avec une femme ou une autre pendant une plus ou moins longue période. Peu de temps après son arrivée à Paris, où il avait trouvé un poste dans un cabinet d'avocats, il épousa Anne. Il eut trois enfants d'Anne : deux garçons et une fille. Anne était Française, et avocat elle aussi. Ce mariage se brisa au cours de sa septième année d'analyse avec moi. Bien qu'il ne l'eût jamais aimée, Anne rendit le divorce si difficile qu'il conserva des sentiments de haine profonde envers elle. Ses obligations paternelles lui étaient pénibles, et graduellement il rompit tout lien avec ses enfants.

Si on me demandait pourquoi j'ai pris un tel sujet en analyse, alors qu'il semblait avoir si peu d'insight et être si peu conscient de sa détresse psychique, je répondrais que Joe en tant qu'avocat est un excellent négociateur. Il pré-

sente bien et peut être très convaincant. Lorsqu'il vint me voir la première fois, il était malheureux quant au possible naufrage de son troisième mariage, et me parla longuement de la difficulté qu'il éprouvait à développer des relations amoureuses stables. Ce fut seulement après le début du traitement qu'il apparut que Joe n'était pas capable d'aimer qui que ce soit, qu'il était fondamentalement alexithymique, que lorsqu'il parlait d'un désir de changement, cela signifiait en fait le désir de changer la réalité extérieure. Il est important de souligner que Joe n'exprimait rien qui pût faire évoquer des événements traumatiques dans son passé ; il apparaissait comme quelqu'un qui avait tous les symptômes du trauma sans le trauma lui-même. Cela me prit même beaucoup de temps pour accéder aux faits constituant l'arrière-plan de sa première enfance.

Après quelques semaines, il me fut possible d'obtenir une image bien plus dégagée de la problématique de Joe. Dans ses relations avec les femmes, il était un tyran absolu. Il disait : « Les femmes sont toutes des putes. Elles sont toujours prêtes à écarter les cuisses devant n'importe quel homme ! » Une fois qu'il avait établi une relation, il interdisait à sa femme ou à ses petites amies de se maquiller ou de porter des vêtements trop voyants. Si la femme souriait trop ou bien témoignait de l'intérêt en conversant avec un autre homme au cours d'un dîner ou une réception quelconque, il se mettait à écumer de rage et, rentré à la maison, il la rossait. Une fois, il alla jusqu'à briser les bras d'une de ses maîtresses. Il dispensait généreusement œil au beurre noir ou nez cassé. Joe était particulièrement vigilant dès lors qu'une femme était enceinte ou avait commencé à nourrir au sein son bébé. *Seul Joe « savait » ce que le comportement d'une mère devait être avec son bébé.* Si un enfant était malade ou avait des maux d'estomac, Joe était sûr que la mère avait mangé quelque chose qui lui avait été interdit. Alors qu'il était en cure avec moi, il avait un jour cassé le nez de sa femme, parce qu'elle s'était laissé aller à prendre froid à une époque où elle allaitait son enfant. Aux yeux de Joe, toutes les femmes étaient de mauvaises mères, capables de négligences criminelles à l'égard de leurs enfants. Étrangement ce fut Joe qui, en fin de compte, abandonnait femme et enfants. Cela s'était toujours passé ainsi, et ma lutte de douze ans pour faire comprendre à Joe que son comportement était un bouquet de symptômes n'avait été d'aucun effet. Je finis par avouer à Joe que je ne pouvais pas le conduire plus loin dans notre voyage analytique.

La première partie de notre travail ensemble s'interrompit après douze années de frustration pour chacun de nous. Le dernier mois de cette période fut marqué par une explosion interminable d'insultes. Il me rappela méticuleusement chaque erreur par moi commise. Je fus moi-même étonné de reconnaître combien de ces « erreurs » étaient fondées. J'étais le plus mauvais psychanalyste du monde. Quelqu'un d'autre, n'importe qui, aurait eu de meilleurs résultats que moi. Joe s'en alla enfin, en claquant la porte et en refusant de payer les séances qu'il me devait pour le mois écoulé. Tout au moins n'eus-je pas le nez cassé !

Après dix-huit mois d'absence, Joe était de retour. En larmes. Il avait maigri de plusieurs kilos et il souffrait de troubles du sommeil. Son esprit était harcelé par des idées de suicide. Il me remit l'argent qu'il me devait et me supplia de le reprendre en analyse. Je lui expliquai longuement pourquoi je pensais qu'il était mieux pour lui de voir quelqu'un d'autre et admis en fin de compte que je n'avais tout simplement pas de place.

Très franchement, j'en avais assez de Joe. Je ne voulais pas le reprendre en cure. Mais il ne voulait absolument pas aller voir un autre analyste. Cette fois-ci il pensait sincèrement que j'étais le meilleur analyste au monde et il se mit derechef à énoncer les choses qu'il avait apprises sur lui-même au cours de notre travail ensemble. Il sanglotait comme s'il avait le cœur brisé. Pour la première fois dans sa vie, il était amoureux, et la femme, appelons-la Ève, l'avait quitté et refusait de revenir. Joe s'était déjà mis en ménage avec Ève avant de terminer la première partie de sa cure. Si quelque chose était à même de me convaincre qu'il avait fait quelques progrès, c'était bien le fait qu'il avait été capable d'établir une relation avec une femme comme Ève.

Quand nous reprîmes notre travail, je ne pus voir Joe que selon un calendrier réduit et il s'écoula plusieurs mois avant que je pusse lui consacrer quatre séances par semaine. Mais en l'espace de quelques mois il affleura beaucoup de matériel nouveau, et il se produisit une évolution psychique tellement marquée que j'acceptai de le voir cinq fois par semaine.

Il nous faut maintenant revenir à l'histoire d'Ève. Ève ressemblait en tout à ce que nombre de gens appellent « la femme moderne ». Bien que célibataire, elle avait eu deux enfants de deux pères différents. Elle était, elle aussi, en analyse depuis plusieurs années. Elle était secrétaire bilingue et travaillait dans le même cabinet d'avocats que Joe. Celui-ci avait, selon son habitude, mis en pratique chez Ève ses tactiques brutales, la giflant et la battant. Mais celle-ci ne se laissa pas faire et, critiquant avec véhémence ses manières de brute, proclama qu'elle n'accepterait jamais ces agissements à l'égard d'une femme. Elle était déterminée, encore que je pense qu'elle aimait Joe sincèrement, à ce que celui-ci l'acceptât telle qu'elle était.

Elle décida que, si Joe la voulait, il aurait à l'accepter avec son passé dont elle parlait librement, refusant que cela la fît critiquer ou maltraiter.

Pourtant ce qui débuta sur le mode d'une attitude tout à fait digne d'éloge déboucha sur une relation sadomasochiste. La curiosité et l'exaspération qu'éprouvait Joe s'agissant des expériences sexuelles passées d'Ève

« Personne, personne, vous m'entendez, ...

Son analyste, lui, osa : « La pute a dû ouvrir ses cuisses ... et puis elle a été grosse de ce bâtard dont elle eut à se débarrasser. Au moins elle ne vous jeta pas aux ordures ! »

Bien que Joe prétendît qu'il n'avait jamais rêvé de sa mère, à partir de ce jour-là les séances l'une après l'autre furent consacrées à la construction et à la

permit d'accéder pour la première fois et à donner un certain insight de l'homosexualité jusqu'alors non reconnue (bien qu'intellectuellement acceptée) de Joe. De même, la détermination chez Ève d'exciter la curiosité de Joe révéla quelques éléments portant sur sa rancœur vis-à-vis des hommes et ses propres désirs homosexuels inconscients.

Malgré ou peut-être à cause des difficultés de la vie avec Ève... enfin Joe commença à remettre en question ses attitudes envers les femmes et à comprendre son amertume, sa colère et sa jalousie par-devers elles. Ce qui permit entre autres facteurs de réinventorier son passé.

Pourtant il ne se produisit pas d'apaisement dans l'irritation et la rage qui habitaient Joe, toutes choses qui remplissaient des séances entières d'analyse. Une conséquence en fut qu'il se mit à présent à souffrir en alternance d'impuissance ou d'éjaculation précoce. Cela l'angoissa et lui donna de graves troubles du sommeil. Enfin, mon patient se mettait à présenter d'authentiques symptômes ; qui plus est, il accepta que ces symptômes existaient bel et bien et il était très désireux d'en explorer la signification sous-jacente. À plusieurs reprises, Ève le mit à la porte de leur appartement après une violente bagarre.

Joe et Ève se remettaient généralement ensemble après de tels ouragans dans leurs relations. Il la haïssait : il l'aimait. Il se mettait à pleurer et à frapper le divan des deux poings. Après chaque séparation, Ève semblait résolue, affirmant que leur relation était définitivement *ter-mi-née*. Mais aussi curieuse et étrange que semblât celle-ci, pour la première fois de sa vie, Joe était conscient qu'il aimait un autre être que lui-même.

Je vais maintenant parler brièvement de ce qui fut accompli au cours de ces deux années tumultueuses en matière de construction et de reconstruction du passé traumatique de Joe.

J'ai instauré le processus des constructions fantasmatiques presque aussitôt après avoir commencé cette deuxième partie du travail avec Joe.

« Vous ne parlez jamais de votre véritable mère biologique », remarquai-je.

« Foutaise ! », s'exclama Joe en riant. « Comment pourrais-je parler d'elle ? Je n'avais qu'une semaine à peine lorsque je fus adopté. »

« Mais vous devez avoir eu des rêveries diurnes à son sujet. Qu'est-ce que cela fait d'être un bâtard ? », demandai-je.

La réaction de Joe fut explosive. Il bondit presque hors du divan et cria : « Personne, personne, vous m'entendez, n'a jamais osé m'appeler bâtard ! »

Son analyste, lui, osa : « La pute a dû ouvrir ses cuisses à n'importe qui et puis elle a été grosse de ce bâtard dont elle eut à se débarrasser. Au moins elle ne vous jeta pas aux ordures ! »

Bien que Joe prétendît qu'il n'avait jamais rêvé de sa mère, à partir de ce jour-là les séances l'une après l'autre furent consacrées à la construction et à la reconstruction. Comme hypothèses de travail, j'utilisai nombre de fantasmes que Joe aurait pu avoir eus enfant. Comment une femme, n'importe laquelle, aurait pu faire une chose pareille ? Porter dans son sein un bébé pendant neuf mois, puis le jeter, l'abandonner ? « Elle vous traita exactement comme si vous n'étiez que de la merde, qu'un étron. »

Elle l'avait abandonné. Rejeté. Bientôt nous fûmes en train d'élaborer à deux des fantasmes comme celui-ci : elle avait tout fait pour que l'homme, son géniteur, la mît enceinte... Fantasmes sur sa mère, putain faisant le trottoir. Nous travaillons plusieurs mois sur des fantasmes plus élaborés encore, qui pussent nous faire comprendre ses déferlements de rage, son dénigrement et sa méfiance des femmes, spécialement celles qui se trouvaient être des mères. En peu de temps, Joe lui-même révéla ses propres idées fondées sur ses sentiments actuels et quelques bribes de souvenirs du passé. Il recouvra en fait le souvenir de ses sentiments de colère et d'humiliation, quand il découvrit qu'il était un enfant adopté et non le véritable fils de son père.

« Je compris que quelque chose n'allait pas et que mon père était très malade. Un cousin plus âgé me dit que, si mon père mourait, je serais tout simplement jeté à la rue. Je n'appartenais pas à la famille dans la mesure où je n'étais qu'adopté et non le véritable fils de mon père. »

Plus tard son analyste mit sur le tapis une autre histoire encore. Bien que Joe déclarât qu'il n'avait rien ressenti lorsqu'il apprit le remariage de sa mère adoptive, nous comprîmes tous deux qu'il lia cette nouvelle au fait d'attraper la poliomyélite.

La première réaction de Joe à ma remarque fut caractéristique : « Mais non, voyons ! Tout le monde sait que la poliomyélite n'est pas psychosomatique ! »

L'analyste lui rappela que sa mère adoptive l'avait placé dans une sorte d'école-prison. Elle aussi l'avait abandonné. De toute évidence il ne comptait pas beaucoup à ses yeux. Sans doute était-elle pleine d'envie de faire l'amour, par voie de conséquence, elle eût vite fait de trouver un homme. La seule façon pour la récupérer, c'était d'attraper la poliomyélite. Il n'alla pas jusqu'à se castrer, mais, dans l'histoire, il fut bien près de perdre une jambe !

Enfin, à la fin des fins, le véritable travail analytique commença. Joe commença à décrypter de nombreux souvenirs douloureux qui le surprirent. Il n'avait jamais pensé qu'il était capable de faire l'expérience d'émois aussi profonds et troublants. Pourtant l'usage concomitant de la dénégation et de l'isolement, et le besoin occasionnel de l'*acting-out* violent nous signalaient constamment que d'autres réalités traumatiques du passé étaient en train d'être déchargées dans l'action plutôt que dans la perlaboration mentale.

J'espère avoir pu communiquer par le biais de cette vignette clinique le mode sur lequel des reconstructions peuvent se substituer à la mémoire défail-

lante ; ces fragments de souvenirs révisés et synthétisés contribuent alors à replacer l'expérience traumatique dans son contexte dynamique et développemental. Il existe des cas innombrables où analyste et patient doivent collaborer dans ce travail de construction et de reconstruction.

Freud (1926) nous le rappelle en ces termes : « ... Les reconstructions [...] de telles expériences oubliées de l'enfance ont toujours un effet important, *qu'elles autorisent ou non une confirmation objective* » (c'est moi qui souligne).

Cependant reconstructions et interprétations ne gomment pas nécessairement le refoulement, et ne défont pas les résistances. Elles situent le contexte dans le cadre duquel le rappel des souvenirs devient possible. Les interprétations/reconstructions nous aident à établir une unité de contexte. Le rappel de souvenirs refoulés ne peut survenir que lorsque le Moi est prêt à supporter la souffrance causée par les effets étouffés ou gelés associés à la mémoire. Malheureusement, cela ne se passe pas toujours ainsi.

CONCLUSION

Dans la littérature psychiatrique et psychanalytique, pratiquement chaque entité diagnostique a été liée étiologiquement au trauma. Cependant Freud ne fut pas toujours constant dans ses premiers concepts et dans les concepts postérieurs sur les effets des expériences de trauma. Harold Blum, avec « Le concept de la reconstruction du trauma », rappelle la formulation de Freud en 1937, à savoir que les névroses contenant un élément traumatique impliquaient le meilleur pronostic. Blum affirme que c'est là une conclusion très discutable et non étayée par l'expérience clinique en général.

Les expériences traumatiques sont très souvent remises en acte par le sujet dans le but de les maîtriser. Cette récapitulation peut ne pas déboucher sur l'abréaction et l'assimilation mais sur une fixation du trauma dominée par la compulsion de répétition.

Avec les victimes de l'Holocauste, ce fut essentiellement le mécanisme du déni qui rendit possible l'adaptation à des conditions extrêmement traumatisantes. Freud (1927) considère le déni comme une défense qui « rend possible à un système fonctionnant selon le principe de plaisir de se dégager des stimuli du réel ».

Il est à remarquer que les trois événements traumatiques rapportés ci-dessus concernent la perte d'un parent dans la prime jeunesse. J'aimerais donc, avant de conclure, parler de l'incapacité du petit enfant de faire le deuil d'un

parent du fait de son immaturité psychologique. La mention de déni m'amène à la nécessité de répéter que le refoulement ou la répudiation et le renoncement ne sont pas une seule et même chose. Au cours des trente dernières années, je me suis employé à travailler et à prendre des notes sur plus de 25 patients ayant perdu soit un, soit leurs deux parents entre l'âge de 3 et 10 ans. Je me suis aperçu qu'avant 9 ans l'image et le souvenir de l'objet perdu ne sont pas refoulés mais répudiés et évacués de la mémoire. Le Moi immature n'est pas capable d'effectuer la perlaboration du deuil. Il en résulte la dépression, et cette circonstance douloureuse oblige le Moi immature à trouver la solution de la négation et du renoncement à toute existence de l'objet. Malgré la confusion noyant le sujet, je voudrais souligner que la dépression n'est pas le deuil, bien que le processus de deuil puisse inclure la dépression. Dans un Moi plus fort, l'image et les souvenirs de l'objet perdu continuent de manifester leur existence dans la psyché. L'effet peut être comparé à celui du « retour du refoulé ». L'objet, auparavant extériorisé, ayant perdu son existence physique, se présente toujours comme ayant été (à nos yeux) un produit mental qui nous est propre. Le but de la souffrance dans le deuil n'est pas de « laisser tomber » l'objet, mais de l'intégrer à soi-même. Cet idéal n'est pas accessible au petit enfant.